

La joie « inattendue » de l'analyse

Silvia Lippi

Le sujet attend quelque chose lorsqu'il commence une analyse : c'est bon signe, signe qu'il est déjà en activité, ou du moins, qu'il est prêt à s'y mettre. « Attendre » devient un déplacement psychique et physique¹ — le sujet ranime l'esprit et le corps —, attente qui sert de contrepois à l'inertie² spécifique de la détresse qui pousse vers la psychanalyse.

L'attente est « espoir »³. Rappelons que pour Spinoza, « l'espoir naît de la sécurité »⁴, sécurité qui aide à se sentir actifs. L'espoir est la conviction de ne pas être victime du déterminisme, de ne pas être pour toujours victime de son état psychique. En ce sens, l'espoir dans l'analyse n'est pas l'attente du « sauveur »⁵, mais une attente « active ». Le sujet attend de moins en moins de l'Autre et de plus en plus de lui-même : réconciliation avec soi-même, changement, subversion subjective.

Mais attente de quoi ? Attente du soulagement du symptôme, de la guérison, de l'amour de l'analyste, de l'amour tout court, de la réussite, de la prochaine séance, de la fin de l'analyse... C'est à partir de cette attente multidirectionnelle que le sujet fait l'expérience de son « être désirant ». L'attente prend la forme d'un état existentiel, celui du désir : car le désir est attente, de structure.

L'attente en analyse comme l'attente dans le désir ne conduit pas *directement* au résultat, au but, c'est-à-dire à l'« objet » : de même que dans le *clinamen* de Lucrèce⁶, il y a, à partir de l'attente, un changement — inattendu — du parcours. Et ce qui arrive en analyse surprend l'attente, surgit hors-attente.

« [...] si l'on n'attend pas l'inattendu, on ne le trouvera pas, car il est difficile à trouver. »⁷ Pour Héraclite, on trouvera l'inattendu seulement en l'attendant, c'est-à-dire grâce à l'espoir — et à la force — que donne l'attente. Il s'agit d'une attente intérieure, bien sûr : l'inattendu

¹ Pensons à la perlaboration intellectuelle (déplacement psychique) et à la démarche d'aller aux séances (déplacement physique).

² Freud parle de l'inertie spécifique à la névrose dans « Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique ». Sigmund Freud, « Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 218.

³ Même terme en espagnol pour « attendre » et « espérer » : « *esperar* ».

⁴ « et de la crainte [naît] le désespoir. » Spinoza, *Ethique*, Paris, Ivrea, 1993, p. 216 [3^{ème} partie, « Définition des sentiments », prop. XV, explication].

⁵ Le sauveur peut prendre la forme du Dieu, du prêtre, du médecin, du psychologue, du conseiller : c'est là toute la différence entre le « sujet qui sait » et le « sujet supposé savoir » (une supposition n'est pas une certitude).

⁶ Lucrèce, *De la nature*, Paris, Flammarion, coll. GF, 1998, p. 129.

⁷ Clément, « Stromates », II, 17, 4, in Héraclite, *Fragments, (Citations et témoignages)*, Paris, Flammarion, coll. GF, 2002, § 67, p. 142.

n'est pas un élément qui arrive miraculeusement du dehors, extérieur à sa propre subjectivité, c'est le sujet qui le provoque et le produit. Mais comment ?

Rencontrer l'inattendu en analyse n'est pas un événement de l'ordre de la mystique, il relève, en revanche, presque d'un calcul mathématique : c'est la répétition, répétition qui est à la base de toute relation transférentielle analytique, qui l'engendre. Voyons comment.

La répétition n'est pas seulement une boucle névrotique ou un retour en arrière : comme l'affirmait Lacan en 1964, la commémoration, à travers l'*automaton*⁸ de la « mauvaise rencontre », la *tuché*. En 1972, dans le séminaire *...ou pire*, la répétition devient pour Lacan une répétition qui ouvre au nouveau. Lacan parle de la répétition comme d'une « nécessité », nécessité qu'il définit : « ne pas pouvoir ne pas ». Il dit précisément : « “ne pas pouvoir ne pas”, c'est là proprement ce qui, pour nous, définit la nécessité. Ça va où ? De l'impossible, “ne pas pouvoir”, à “pouvoir ne pas”. Est-ce le possible ou le contingent ? »⁹.

Lacan réunit le nécessaire et le contingent dans l'énoncé « ne pas pouvoir ne pas ». Cet énoncé est composé par les deux locutions : « ne pas pouvoir » (le nécessaire), et « pouvoir ne pas » (le contingent). Autrement dit, le nécessaire est déjà contingent dans la répétition, la répétition est déjà différence, distance, nouveauté.

La répétition est donc un retour, toujours modifié —manqué— du réel traumatique. C'est un « retour nouveau », *nécessaire* : il ne peut que se répéter, nécessairement, c'est une contrainte. Mais aussi *contingent* : il y a du nouveau, du différent, du possible, il pourrait toujours être autre que ce qu'il est.

A la base de la répétition il y a la différence affirme Deleuze¹⁰, « différence absolue »¹¹, dit Lacan dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, « différence apportée dans le signifiant »¹², dira-t-il dans *La logique du fantasme*. En d'autres termes, en répétant, le sujet échappe à la répétition. En analyse, le sujet répète, mais il se retrouve, paradoxalement, dans une situation de « première fois » (première fois au sens de l'« origine » aussi bien que de la « nouveauté »). Et dans la répétition, il perd quelque chose : la signifiante, le sens originaire de son être est introuvable. De même que son être « phallique ».

Mais la visée de la cure ne se réduit pas au travail de deuil, deuil de l'idéal ou d'un désir de jouissance radicale. L'acceptation de la castration sous la forme de la perte n'est pas la fin

⁸ L'automatisme de la chaîne signifiante.

⁹ *... ou pire* (1971-72), séminaire inédit, séance du 8 décembre 1971.

¹⁰ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, coll. Epiméthée, 1968.

¹¹ Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 247.

¹² « [L'analyse] est cet acte par quoi se fait, anachronique, l'immixtion de la différence apportée dans le signifiant. Ce qui fut, répété, diffère, devenant sujet à redite. » Jacques Lacan, « La logique du fantasme », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 325.

de l'analyse pour Lacan. L'analysant abandonne progressivement toute tentative d'emprise par le langage et la cure se poursuit autour du non-sens. Précisons que le non-sens, *Unsinn*, ne veut pas dire « sans sens », et il est loin d'être une pure et simple absence de sens. L'*Unsinn* est au contraire une pluralité de sens (contradictions) qui s'articulent¹³.

Le non-sens se fait porteur d'un sens nouveau, qui se traduit en joie (*allegrezza*) : « Si un analyste n'est pas porté à l'enthousiasme, il n'y aura pas eu d'analyse » dit Lacan dans la « Lettres aux italiens » en 1974¹⁴. Joie aussi dans son sens spinoziste. « La joie est un sentiment par lequel la puissance d'agir d'un corps est augmentée ou aidée »¹⁵ : les changements qu'on vit dans la passion de la joie accroissent la « puissance d'être », dit Spinoza. La puissance d'être, ce n'est pas l'« être-tout-puissant », mais une puissance qui se manifeste dans l'acte même d'exister : existence qui se réalise grâce à la force du désir¹⁶. Ce sentiment d'expansion, rassemble à la « créativité » et à la « capacité d'exister » et de « se sentir réel », dont parle Winnicott. « Se sentir réel, c'est plus qu'exister », écrit-il dans *Jeu et réalité*¹⁷.

Spinoza donne à la joie le sens de « passage » : « La *Joie* est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection »¹⁸, écrit-il, où la perfection est, pour lui, « l'essence même d'une chose »¹⁹ et non un état de grâce ou un moment d'accomplissement idéal. « [...] la joie n'est pas la perfection elle-même » explique Spinoza, car « Si [...] l'homme naissait avec la perfection à laquelle il passe, il la posséderait sans un sentiment de joie »²⁰.

La joie est donc « attente », inattendue bien sûr, comme l'acceptation de la castration en analyse — le sujet se veut tout-puissant et il se retrouve « castré » —, moteur insoupçonné du désir et de la jouissance pour le sujet. La joie : état d'incomplétude tout en étant une condition de puissance. Car à partir de cette incomplétude, la joie peut devenir « contentement »²¹, et même « satisfaction », comme la satisfaction que le sujet rencontre en fin d'analyse, selon les

¹³ Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 138.

¹⁴ Jacques Lacan, « Lettre adressée en avril 1974 à trois psychanalystes italiens : Verdiglione, Contri et Drazien », parue dans *Spirales n° 9*, 1981, p. 60.

¹⁵ Spinoza, *Ethique, op. cit.*, p. 152 [3^{ème} partie, « De l'origine et de la nature des sentiments », prop. XI].

¹⁶ Cette puissance dans l'acte n'exclut pas pourtant la lucidité douloureuse de la pensée, pour tout sujet, de sa condition de manque-à-être.

¹⁷ D. W. Winnicott, « Le rôle de miroir de la mère et de la famille », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1971, p. 161.

¹⁸ Spinoza, *Ethique, op. cit.*, p. 210 [3^{ème} partie, « Définitions des sentiments », prop. II].

¹⁹ *Ibid.*, p. 230 [3^{ème} partie, « Définition générale des sentiments », explication].

²⁰ *Ibid.*, p. 210 [3^{ème} partie, « Définitions des sentiments », prop. II, explication].

²¹ « Le Contentement [...] est la Joie accompagné de l'image d'une chose passée qui est arrivée en dehors de tout espoir. » *Ibid.*, p. 216 [3^{ème} partie, « Définitions des sentiments », prop. XVI]. « [...] dont nous avons douté de l'issue », p. 161 [3^{ème} partie, « De l'origine et de la nature des sentiments », scolie II].

mots de Lacan en 1976 dans la « Préface au *Séminaire XI* »²².

Traiter la question de la satisfaction — satisfaction enfin possible, car c'est une satisfaction qui passe par la castration— et de la joie comme le fait la psychanalyse, est encore transgressif aujourd'hui, où l'esprit du XIX^{ème} siècle domine. La génialité de Freud n'a pas été seulement de découvrir que c'est le sujet lui-même qui récuse le bonheur (afin de pouvoir le rechercher à l'infini), mais aussi de souligner, déjà en 1895²³, la banalité de la souffrance névrotique. Il s'agit d'une vraie révolution éthique vis-à-vis du romantisme du XIX^{ème} qui propose une exaltation et une valorisation de l'homme qui souffre, comme si la souffrance était synonyme de profondeur, créativité et intelligence.

La psychanalyse ne valorise ni ne dévalorise la souffrance, elle essaie de la transformer en moteur de créativité, autrement dit, de la convertir en acte : acte créatif, potentialité subjective, « puissance d'être », joie, comme dit Spinoza. Joie comme capacité d'assumer le nouveau²⁴ et qui accompagne la fin de tout parcours analytique réussi.

²² « Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre [...] n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin d'analyse. » Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », in *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 572. Spinoza parle d'une condition particulière pour le sujet dans laquelle « il se considérera soi-même avec joie ». Spinoza, *Ethique*, *op. cit.*, p. 172 [3^{ème} partie, « De l'origine et de la nature des sentiments », prop. XXX].

²³ Freud pense la névrose (hystérique) comme « malheur ordinaire ». Sigmund Freud, *Etudes sur l'hystérie*, PUF, Paris, 1956, p. 247.

²⁴ Lacan dans « L' étourdit » parle d'un état maniaco-dépressif qui accompagnerait le sujet à la fin de la cure. « Puis le deuil s'achève », dit-il. Mais cet état maniaco-dépressif arrive en même temps que la rencontre avec son désir. Un désir sans objet, un « nouveau » désir, qui va dans le sens de la joie « spinoziste ». Jacques Lacan, « L'étourdit », in *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 487.

La alegría "inesperada" del análisis

Silvia Lippi

La espera no es sólo un estado pasivo para el sujeto. En particular, esperar algo en el análisis —espera del alivio del síntoma, de la curación, del amor del analista, del amor simplemente, del éxito, de la próxima sesión, del fin del análisis...— ya es un desplazamiento psíquico y físico, un movimiento que sirve de contrapeso a la inercia específica del desamparo que incita hacia el psicoanálisis. A medida que avanza, el sujeto mismo espera cada vez menos del Otro y más de sí mismo: reconciliación consigo mismo, cambio, subversión subjetiva.

La espera toma así la forma de un estado existencial, el del deseo: porque el deseo es espera, por estructura. La espera en análisis como la espera en el deseo no conduce directamente al resultado, al fin, es decir al "objeto": lo mismo que en el *clinamen* de Lucrece, hay, a partir de la espera, un cambio —inesperado— del trayecto. Y lo que llega en análisis sorprende la espera, surge fuera de la espera. Encontrar lo inesperado en análisis no es un evento del orden de la mística, resulta, en cambio, casi de un cálculo matemático: es la repetición, la repetición que está en la base de la transferencia analítica, la que lo engendra.

La repetición es una retorno, siempre modificado —fallido— del real traumático. En análisis, el sujeto repite, pero se encuentra, paradójicamente, en una situación de "primera vez" (primera vez en el sentido del "origen" tanto como en el sentido de la "novedad"). Y en la repetición, pierde algo: la significancia, el sentido originario de su ser es imposible de encontrar. Lo mismo que su ser "fálico".

Pero la finalidad de la cura no se reduce al trabajo de duelo, duelo del ideal o del deseo de goce radical. El analizante abandona progresivamente toda tentativa de dominio por el lenguaje y la cura se prosigue alrededor del sin-sentido. El sin-sentido se hace portador de un sentido nuevo, que se traduce en alegría (*allegrezza*), alegría también en su sentido spinozista, es decir un estado capaz de aumentar la "potencia de ser" del sujeto. La potencia de ser, no es el "ser todo-potente", sino una potencia que se manifiesta en el mismo acto de existir: existencia que se realiza gracias a la fuerza del deseo.

Tratar la cuestión de la satisfacción y de la alegría como lo hace el psicoanálisis, es todavía transgresivo hoy, donde el espíritu del siglo XIX domina. La genialidad de Freud no fue solamente descubrir que es el sujeto mismo el que rechaza la felicidad (con el fin de poder buscarla hasta el infinito), sino también subrayar, ya en 1895, la banalidad del

sufrimiento neurótico. Se trata de una verdadera revolución ética frente al romanticismo del siglo XIX que propone una exaltación y una valorización del hombre que sufre, como si el sufrimiento fuera sinónimo de profundidad, creatividad y inteligencia.

El psicoanálisis no valoriza ni desvaloriza el sufrimiento, pero trata de transformarlo en motor de creatividad, es decir, de convertirlo en acto: acto creativo, potencialidad subjetiva, "potencia de ser", alegría, como dice Spinoza. Alegría como capacidad de asumir lo nuevo y que acompaña el final de todo trayecto analítico logrado.

The "unexpected" enjoyment of the analysis

Silvia Lippi

Expectation is not only a passive state for the subject. In particular, expecting something from analysis — healing, the relief of the symptom, to be loved from the analyst, to be loved in general, the success, the next session, the end of the analysis...— is already a psychic and physical movement, a movement as counterweight to the specific inertia of the distress which conduct to psychoanalysis. As he/she advances in his/her cure, the subject expects less from the Other and more from his/herself: reconciliation with oneself, change, subjective subversion.

So expectation became an existential state of being, the state of being of the desire: because the desire is expectation, in his structure. Expectation in analysis, as expectation in the desire, does not lead directly to the result, to the purpose, that is to say to the "object": as well as in Lucrèce's *clinamen*, there is, from expectation, a change —unexpected— in the course of events. And what arrives in analysis surprises the expectation itself, that is to say, it appears out-of-expectation.

Meeting the unexpected in analysis is not a mystic event, it concerns almost a mathematical calculation: it is repetition, repetition setting up the analytic transfer, that engenders it.

Repetition is a return, always modified —missed— of the traumatic real. In analysis, the subject repeats, but he/she finds him/herself, paradoxically, in a situation of "first time" (first time in the sense of "origin" as well as "newness"). And in repetition, he/she loses something: the signifiante, the original sense of his being is untraceable. As well as his/her "phallic" being.

But the aim of the cure is not only a work of mourning, mourning of the ideal or of the desire of radical enjoyment. The analysand abandons progressively every attempt of influence by language and the cure continues in the area of nonsense. The nonsense takes on a new meaning, which is translated by enjoyment (delight) —*joie, allegrezza*—; enjoyment also according to Spinoza's meaning, that is to say to be able to increase the "power of being" of the subject.

The power of being does not mean to be the most powerful in the word, but the power of being shows itself in the act of existing, existing through the strength of desire.

Treating the question of the satisfaction and enjoyment as psychoanalysis does is still a "transgression" today, when the spirit of the 19th century dominates. The greatness of Freud

was not only to discover that it is the subject him/herself who rejects happiness (in order to be able to look for it infinitely), but also to underline, already in 1895, the ordinariness of the neurotic suffering. It is a real ethical revolution against the romanticism of the 19th century, which magnifies and valorizes suffering, as suffering was synonymic of depth, creativity and intelligence.

Psychoanalysis does not value nor depreciate suffering, it tries to transform it into engine of creativity, in others words, to convert suffering in act: creative act, subjective potentiality, "power of being", enjoyment, as says Spinoza. Enjoyment as capacity to assume the new and which accompanies the end of any successful analysis.